



Daniel Halévy et *l'Histoire de quatre ans*

COMMUNICATION DE RAYMOND TROUSSON

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 11 OCTOBRE 1997

Sans doute ne lit-on plus guère les nombreux ouvrages de Daniel Halévy, sinon peut-être la trilogie constituée par *La fin des notables*, *La République des comités* et *La République des ducs*, publiée de 1927 à 1937, qui demeure une passionnante analyse des origines et du devenir de la III^e République, depuis sa paradoxale instauration par les «notables», au lendemain de la chute de l'Empire, jusqu'au début des années 30 et la montée du parti radical-socialiste.

Essayiste et historien, Daniel Halévy était issu d'une famille où il était en quelque sorte de tradition de faire carrière dans la politique, les lettres ou les arts. Son arrière-grand-père, juif allemand, avait émigré de Würzburg à Paris à la fin du dix-huitième siècle. Il y était devenu chantre de la synagogue de la rue Sainte-Avoie, instituteur et traducteur et avait collaboré à *L'Israélite français*, un journal qui parut pendant quelques mois, du 1^{er} août 1817 au 1^{er} mars 1818¹, et prêchait l'assimilation. De ses deux fils, l'aîné, Jacques Fromental Halévy, élève de Cherubini, fut le compositeur de *La Juive*, le maître de Gounod et de Bizet, tandis que le cadet, Léon, auteur prolifique de comédies, de drames et de tragédies, se fit disciple de Saint-Simon et dirigea le journal socialiste *Le Producteur*. À son tour, Léon eut deux fils. L'un, illégitime, était le moraliste et philosophe Prévost-Paradol, professeur de littérature française à la faculté des lettres d'Aix et membre de l'Académie française, opposant à l'Empire autoritaire et champion de la grande

¹ E. Hatin, *Bibliographie de la presse périodique française*, Paris, Didot, 1866, p. 335-36.

bourgeoisie libérale; l'autre, Ludovic Halévy, fut avec son compère Henri Meilhac l'inlassable créateur des livrets d'Offenbach et de la *Carmen* de Bizet et le premier librettiste à s'asseoir sous la Coupole.

Ludovic eut lui aussi deux fils. Élie, élevé dans le protestantisme par sa mère, devint professeur à l'École libre des sciences politiques et fut en 1898 l'un des fondateurs de la *Revue de métaphysique et de morale*. Quant à Daniel Halévy, il naît le 13 décembre 1872 dans ce qui est devenu, au fil du temps, un milieu plus qu'aisé, libéral et traditionaliste. Élève au lycée Condorcet, il est condisciple de Marcel Proust, de Fernand Gregh, de Robert de Flers, de Gaston de Caillavet, de Gabriel Trarieux, de Léon Blum et d'Henri Barbusse. Tout jeune encore, il hante, comme Proust, le salon de Geneviève Strauss, bien proche de lui puisqu'elle était la fille de Jacques Fromental Halévy. Veuve de Georges Bizet, elle avait épousé Émile Strauss, l'un des avocats des Rothschild. Son salon était brillant et elle-même, belle et pleine d'esprit, sera l'un des modèles d'Oriane de Guermantes². Dans ce monde qui nourrit la nostalgie du passé et le dédain d'une démocratie populacière et qu'évoquera *À la recherche du temps perdu*, le jeune Daniel fréquente, pêle-mêle, aristocrates, grands bourgeois et artistes.

Le jeune homme affiche volontiers — c'était un peu le snobisme du temps — des sympathies anarchistes et souscrit à *La Révolte*, la revue de Jean Grave, sans négliger la lecture de Taine et de Renan, dont il approuve la condamnation de 1789 comme responsable du chaos où végète la France moderne. Il se passionne aussi pour Nietzsche, dont il traduit, dès 1892, *Le Cas Wagner*, et à qui il consacra en 1909 une biographie revue et complétée trente-cinq ans plus tard. A une époque où la propagande pour une démocratie niveleuse lui paraît menacer dangereusement l'héritage culturel, Halévy éprouve un penchant marqué pour une philosophie élitiste qui fustige le matérialisme et la médiocrité du nombre. À vingt-deux ans, après trois années d'études à l'École des langues orientales, il est titulaire d'une licence d'arabe, a donné à la *Revue blanche* quelques vers dans la ligne de Mallarmé, qui avait été son professeur d'anglais à Condorcet, et quelques articles à la *Revue de Paris*. Esthète, philosophe, il est alors, comme Proust, un intellectuel non engagé.

² G. D. Painter, *Marcel Proust*, Paris, Mercure de France, 1966, t. I, p. 133-37.

Juif par son père comme Proust l'était par sa mère, Halévy n'était nullement attaché aux traditions ancestrales, mais le brutal antisémitisme suscité par l'affaire Dreyfus secoue son apathie politique. Il récolte des signatures — dont celle d'Anatole France — pour la révision du procès et assiste à la condamnation de Zola. Au lendemain de l'Affaire, le dreyfusisme se mue en une vaste contestation politique et sociale, en particulier sous l'impulsion de Jaurès, qui tente de rallier l'intelligentsia progressiste au mouvement ouvrier en donnant la défense de Dreyfus pour inséparable du refus de l'ordre social qui l'a condamné et oriente la lutte contre l'armée et le clergé. Un moment, Halévy se laisse tenter, collabore même à *L'Humanité*. Le socialisme l'attire et c'est l'époque où il publie ses *Essais sur le mouvement ouvrier* (1901) et les *Visites aux paysans du Centre* (1904).

Halévy est alors intimement lié avec Charles Péguy, qui lui ouvre ses *Cahiers de la quinzaine*. C'est là qu'en 1910 il publie son *Apologie pour notre passé*, où il désapprouve, comme Péguy d'ailleurs, la politique du Bloc des gauches et du ministère Combes. Dans une profession de foi libérale, il rappelle que les dreyfusards de la première heure ont milité pour le respect de la justice, non pour la victoire d'un parti, et qu'on se sert de l'Affaire pour saper l'autorité, déconsidérer l'armée et affaiblir le pays. Il exprime alors la même désillusion que Georges Sorel, en 1909, dans *La Révolution dreyfusienne*³. Pressentant déjà la guerre, il disait son regret d'avoir involontairement contribué à créer cette situation. Jean Guéhenno n'avait pas tort de déceler en lui des tendances contradictoires : «C'était un homme étrange, difficile à comprendre, impossible à résumer. C'était, par ses traditions familiales et par sa fortune, un grand bourgeois conservateur à qui La Gueuse était devenue toujours plus suspecte. [...] Une sorte de diablerie qui se lisait dans son regard le faisait souvent penser et agir contre lui-même. Il admirait beaucoup Louis XIV et M. Maurras, mais curieusement aussi bien Proudhon et Michelet⁴.»

Cette «apologie» eut pour effet d'exaspérer Péguy qui demeurait le mystique du dreyfusisme et souffrait d'en voir dénoncer la déperdition. Il répondit aussitôt, en juillet 1910, dans *Notre jeunesse*, où il reprochait à Halévy son sacrilège. Il s'en

³ P. Andreu, *Georges Sorel. Entre le noir et le rouge*. Paris, Syros, 1982, p. 58; Ch. Prochasson, «Du dreyfusisme au post-dreyfusisme», dans *Georges Sorel, Cahiers de l'Herne*, 1986, p. 65.

⁴ J. Guéhenno, *La Foi difficile*, Paris, Grasset, 1957, p. 90-91.

voudra d'ailleurs, et fera la paix avec son ami en octobre, dans *Victor-Marie, comte Hugo*, où il écrit : «Si j'ai fait à Halévy cette offense que je n'ai point vue, je lui en demande pardon. Si j'ai offensé Halévy dans mon dernier cahier, je lui en fais, par les présentes, réparation⁵.»

Désormais admirateur de Maurice Barrès, dont il partage le mépris du philistinisme bourgeois et l'hostilité au positivisme et dont *le culte du moi lui* paraît le complément de l'élitisme nietzschéen, de plus en plus attiré par les questions sociales, Halévy s'oriente aussi vers le syndicalisme, plus ouvert au pluralisme que le marxisme. Il est d'ailleurs en rapport avec Georges Sorel, auteur des célèbres *Réflexions sur la violence* et propagandiste du mythe de la grève générale, et écrit une *Jeunesse de Proudhon* (1913). En 1921 et 1927, il dirigea chez Grasset les fameux *Cahiers verts*, tout en s'imposant comme critique, essayiste et historien. L'Académie française ne retiendra pas sa candidature en 1952⁶, mais il était de l'Institut depuis 1949 et recevra en 1960, deux ans avant sa mort le 4 février 1962, le prix de la Ville de Paris consacrant l'ensemble de son œuvre.

Les influences diverses qu'il subissait à l'époque de l'Affaire, les tensions auxquelles le soumettaient des maîtres très divers, son désenchantement devant la situation politique, le souci de proposer une autre conception du socialisme conduisirent Daniel Halévy à publier un singulier récit d'anticipation qui donne la mesure à la fois d'un pessimisme historique curieusement présent comme un mythe mobilisateur et d'un élitisme très particulier. *L'Histoire de quatre ans, 1997-2001* parut en novembre 1903 dans les *Cahiers de la quinzaine*, ce périodique que Péguy disait «socialistement socialiste», c'est-à-dire indépendant de toutes les institutions.

Elle s'inscrivait dans un contexte de dépression, car, après une longue période de confiance, la spéculation sur l'utopie et l'histoire à la fin du dix-neuvième siècle et dans les premières années du vingtième ne tend guère à l'optimisme et les utopies du bonheur se sont faites rares. Pour les tableaux positifs, on ne peut guère

⁵ Ch. Péguy, *Victor-Marie, comte Hugo*, Paris, Gallimard, 1934, p. 11.

⁶ Pour les sympathies d'Halévy à l'égard de Vichy et ses propos, au lendemain de la guerre, en faveur de Maurras et de Pétain, qui firent que l'Académie ne retint pas sa candidature, voir A. Silvera, *Daniel Halévy and his times. A gentleman-commomer in the third Republic*, Ithaca, Cornell University Press, 1966, p. 206. Le même ouvrage présente une biographie complète et l'historique de ses engagements. Voir aussi P. Guiral, «Daniel Halévy, esquisse d'un itinéraire», *Contrepoint*, 20 février 1976, p. 79-95.

retenir que *Looking backward* (1888) d'Edward Bellamy, les *News from Nowhere* (1891) de William Morris et *Terre libre* (1908) de l'anarchiste Jean Grave. Les autres sociétés situées dans le futur témoignent au contraire d'une évidente méfiance devant les solutions optimistes d'autrefois et d'une grande inquiétude à l'égard de l'avenir. En 1898, dans ses *Lettres de Malaisie*, Paul Adam peint un monde d'où ont disparu famille et propriété et toute «dysharmonie sociale», mais dépourvu de sentiments et d'individualités. La même année, dans *L'Orient vierge*, Camille Mauclair évoque une société parfaitement matérialiste et déshumanisée. En 1899, Wells met en scène, dans *When the Sleeper wakes*, un avenir industriel où les classes dirigeantes délivrées de tout souci règnent égoïstement sur un prolétariat brutal et dégénéré travaillant jusqu'à l'abrutissement dans les sous-sols d'une Londres colossale. Parfois, c'est l'avenir même de l'espèce et du globe, l'une et l'autre promis au déclin et à la mort, qui fait l'objet de prévisions sinistres. Dans *The Time Machine* (1895), Wells annonce la catastrophe inéluctable, la décadence de la race et l'extinction de l'univers. Chez Gabriel Tarde, dans les *Fragments d'histoire future* (1896), les hommes du vingt-cinquième siècle sont condamnés par le refroidissement du soleil à mener une existence artificielle dans les entrailles de la terre.

Si le socialisme nourrit les espoirs de certains utopistes, le temps n'est plus où on l'imaginait s'installant sans violence ni révolution et instaurant un paradis d'harmonie et d'égalité. Dans *Sur la pierre blanche* (1904), Anatole France laisse d'ailleurs percer son pessimisme quand il fait dire à ses Utopiens du vingt-troisième siècle qu'«on n'est pas heureux sans effort et [que] tout effort comporte la fatigue et la souffrance». En 1906, dans *The Iron Heel*, Jack London n'imagine le socialisme réalisé qu'au terme d'une lutte sanglante et sans merci épouvantablement meurtrière, insistant sur l'épreuve à vivre avant la récompense, tout comme l'Apocalypse précédera le Paradis reconquis. Du reste, le socialisme lui-même n'est pas la panacée, ni la fin des injustices : d'autres utopistes le décrivent comme la dictature de l'avenir, fondée sur un collectivisme aveugle, destructeur des valeurs et des supériorités individuelles. Quelques-uns enfin dénoncent les pièges de la société de loisirs que les naïfs appellent de leurs vœux. C'était déjà le cas en 1871 dans *The Coming Race* de Bulwer-Lytton, où la satisfaction des besoins mène à l'apathie et à l'ennui. En 1894, Maurice Spronck,

dans *l'An 330 de la République*, prévoyait une Europe désœuvrée, libérée de l'effort, énervée par une civilisation bouffie dans le confort de l'aisance, sombrant dans la drogue et le suicide, bientôt ravagée par un mal mystérieux venu d'Afrique et finalement retournant à la barbarie sous le joug de peuples demeurés plus vigoureux.

L'Histoire de quatre ans se situe dans cette ligne, en posant à la fois la question du sens de la civilisation et du progrès technique et celle de la nature d'un singulier socialisme élitiste.

Au début du vingt-et-unième siècle, la découverte d'aliments synthétiques à base d'albumine et d'un prix de revient dérisoire a permis d'abaisser la durée du travail à deux ou trois heures quotidiennes. Bientôt les cultures inutiles sont abandonnées, les campagnes et les villages désertés, tandis que dans les villes s'entasse une population inactive, avide de plaisirs et de distractions, réclamant toujours davantage d'aisance. La nationalisation de la production de l'albumine calme l'agitation, mais celle-ci fait place à une rapide dégradation des mœurs due à l'oisiveté. Les avertissements des savants sont étouffés par les démagogues qui exploitent l'avidité des foules. Les essais de diffusion de la culture par ceux qui se désignent comme «socialistes libertaires» parce qu'ils n'attendent rien de l'État et de la démocratie parlementaire corrompue, échouent devant l'inertie, la paresse et le goût de la facilité. «Les sages disaient : "Il faut laisser à ce nouveau public le temps de faire son éducation." [...] Quelques-uns eurent l'idée d'organiser des concerts gratuits. [...] Ils croyaient que les ondes musicales auraient assez de pouvoir pour régénérer les masses. Quelle était leur illusion! Cette élite travaillait pour une élite, son influence était imperceptible dans l'énorme dégradation ambiante» (p. 18-19). La masse se rue en effet sur les spectacles vulgaires, s'enivre de violence, sombre dans l'alcoolisme, s'abandonne à l'opium, à la morphine et à un érotisme frénétique exacerbé par une drogue mortelle. «Il apparut alors, dit Halévy, que la suppression de la misère, loin de résoudre les problèmes de l'humanité, les posait tous aux contraire. [...] Ces multitudes autrefois besogneuses, qu'allaient-elles faire de leurs âmes et de leurs corps oisifs? L'utilisation des loisirs devint la plus pressante des questions

sociales⁷.» Naît une philosophie de la jouissance, prônant «la supériorité [...] de la dissolution sur l'organisation», refusant tout effort comme toute hiérarchie, et apparaît un art délirant, produit de «quelques individus névropathes, épileptiques, tuberculeux», qui accélère vertigineusement la dégénérescence d'une humanité qui compte bientôt des millions d'aliénés et a perdu toute énergie vitale.

Dans cette première partie s'esquisse déjà la pensée d'Halévy. Il prétend montrer que, le problème de la subsistance une fois résolu, un problème éthique demeure non moins important. Il pense, comme Sorel, que, si l'homme est tributaire de ses conditions d'existence, il n'est pas pour autant le produit d'un déterminisme purement économique, soumis à un fatalisme marxiste qui rend illusoire la volonté humaine⁸. Conscient de la précarité de la civilisation⁹, Halévy n'imagine pas non plus que la victoire du prolétariat soit seulement une victoire sur les besoins matériels ou sur les forces d'exploitation, ni surtout qu'elle soit acquise une fois pour toutes et sans effort. La nécessité de la lutte des classes a pu doter le prolétariat d'un élan héroïque, mais, les obstacles éliminés, pourquoi ne se dégraderait-il pas à son tour comme l'aristocratie et la bourgeoisie? Cette décrépitude en cours, quel serait encore le sens d'un parlementarisme inefficace, d'un suffrage universel aux mains d'une populace abrutie, menée par des démagogues et des charlatans et dépourvue en réalité de toute liberté de choix? Aussi, s'écrie l'un des personnages, «quand l'aurons-nous maîtrisé, ce damné suffrage universel? Pauvre France! toujours menée par les alcooliques et les inconscients!» (p. 12).

Au cœur de la décadence, seuls les socialistes libertaires et les coopérateurs socialistes organisent la survie loin des villes dans des colonies indépendantes, aidés par une poignée de «catholiques sérieux», c'est-à-dire dissidents, car l'Église romaine est retournée à la sorcellerie et à la superstition. Ils constituent une élite dédaigneuse : «Animés par le mépris que la presque totalité des hommes leur inspirait; heureux d'être si hauts, ambitieux de se hausser encore, ils cherchaient en eux seuls de nouvelles raisons de vivre» (p. 27). Dans ces colonies, des savants entourés de quelques jeunes issus des syndicats ouvriers, tentent de préserver la

⁷ D. Halévy, *Histoire de quatre ans, 1997-2001*. Paris, *Cahiers de la quinzaine*, novembre 1903, p. 18. Le récit fut réimprimé, avec l'*Apologie pour notre passé*, dans *Luttes et problèmes*, Paris, Rivière, 1911.

⁸ A. Silvera, *op. cit.*, p. 189.

⁹ P. Guth, «Daniel Halévy», *La Revue de Paris*, janvier 1954, p. 142.

science et la culture. Parmi ces «positivistes» collaborant avec les socialistes libertaires, Vincent Tillier — inspiré par le chimiste Marcellin Berthelot, ami des parents d'Halévy¹⁰ — dirige un Collège de hautes études scientifiques où se sont réfugiés le savoir et l'intelligence. Ces hommes supérieurs sont en butte à la haine de la multitude : «A chaque consultation du suffrage universel, ils voyaient revenir une majorité plus haineuse, plus passionnée contre eux» (p. 30).

On retrouve à ce stade du récit d'autres idées chères à Halévy et qui procèdent de celles exposées par Georges Sorel en 1898 dans *L'avenir socialiste des syndicats*. Pour Sorel, le syndicalisme révolutionnaire n'était pas synonyme de violence, mais d'une volonté, dans la classe ouvrière, d'édifier ses propres institutions. Elle doit s'organiser comme un État dans l'État, à l'écart de toute ingérence parlementaire. Le résultat est l'exaltation d'un anarcho-syndicalisme à la manière de Proudhon, chez qui le mutuellisme des associations volontaires s'opposait à la fois à l'État coercitif et à un régime parlementaire simple déguisement de l'autorité. «Tout l'avenir du socialisme, écrivait Sorel, lui-même nourri de Proudhon, réside dans le développement autonome des syndicats ouvriers¹¹.» Ce projet exige l'intervention de militants capables de foi, de dévouement, animés d'un élan constructeur. Le syndicalisme révolutionnaire est donc un syndicalisme, non de masses, mais d'élites, qui rejette, comme chez Proudhon, les manœuvres électorales et le rôle de l'appareil étatique, auquel se substituent les syndicats.

Ce sont bien les principes qu'on retrouve dans l'évocation, selon Halévy, d'une utopie prolétarienne. Ne faisant confiance qu'à «la démocratie organisée des associations ouvrières», son héros croit au rôle des chefs syndicalistes, appelés à devenir les dirigeants de la société future et représentant l'élite du prolétariat. En outre, Vincent Tillier rappelle les admirations nietzschéennes d'Halévy : philosophe et savant, syndicaliste et anarchiste, hostile à la démocratie de masse, il est le gardien des valeurs et d'un patrimoine culturel. Son discours aux dégénérés est significatif de son élitisme et de l'appel au surhomme¹² : « Vous avez choisi l'ivresse, l'extatisme; subissez les conséquences. Tenez : je me souviens d'une forte

¹⁰ C. Mayran, «Histoire de quatre ans», *Contrepoint*, 20 février 1976, p. 102.

¹¹ Pour ce développement, voir G. Goriély, *Le pluralisme dramatique de Georges Sorel*, Paris, Rivière, 1962, p. 188-96.

¹² A. Silvera, *op. cit.*, p. 190.

idée qu'exprimait à la fin du dix-neuvième siècle l'Allemand Nietzsche. En certains cas, disait-il, une philosophie nihiliste peut être utile, comme un marteau puissant, pour briser les races mourantes, les rejeter hors du chemin et ouvrir les voies à un nouvel ordre de vie en satisfaisant les dégénérés dans leur désir de mort (p. 58-59). »

Comme pour accomplir ce vœu purificateur, éclate en 1997 une terrible épidémie d'un mal inconnu qui semble annihiler les défenses immunitaires de l'organisme, permettant ainsi le retour de maladies qu'on croyait jugulées, tuberculose, cancers, syphilis. Sauf dans les colonies socialistes-libertaires mieux protégées par leur mode de vie naturel, les morts se comptent bientôt par dizaines, puis par centaines de milliers. Non seulement la maladie ravage la population, mais elle pousse au suicide ceux qui redoutent d'en être atteints, favorise le culte de l'irrationnel et le développement de sectes fanatiques. Il n'y a d'espoir qu'en ceux qui, à l'écart du pourrissement général, s'organisent et luttent contre le fléau. De nouveau, c'est la confiance placée dans une élite salvatrice : «Il y a dans la Bible, dit un des personnages, plusieurs histoires qui ressemblent à celle d'aujourd'hui : le Déluge, Babel, Gomorrhe; souvenez-vous! Les gens meurent par milliers et puis il y a un juste, qui sauve tout. Eh bien, il y a des justes aujourd'hui : ils survivront» (p. 82).

Pendant quatre années, la maladie sévit sans relâche, désorganisant l'Europe entière. Il n'y a plus de trains, plus de correspondance, les usines ferment faute de main-d'œuvre, les besoins élémentaires ne peuvent plus être satisfaits et l'on voit le retour des grandes famines oubliées, tandis que la partie de la population encore épargnée par le mal perd toute énergie, incapable de lutter contre la paralysie de la volonté. Une dernière malédiction s'abat alors sur ce monde condamné. De l'Asie au Maroc, de l'Inde à la Russie se lève une immense insurrection des musulmans, que leur mode de vie et les interdits de leur religion ont protégés, et qui se ruent à l'assaut de la civilisation agonisante. C'est l'invasion des «races vaincues», des peuples moins évolués mais aussi moins corrompus, auxquels l'Europe est impuissante à opposer une résistance : «Hélas, ils n'étaient plus, les Doriens de Timoléon, les légionnaires de Scipion, les Gaulois de César, les Francs de Théodose, les Côtes-de-fer de Cromwell, les Suédois de Gustave-Adolphe, les grognards de Napoléon : l'Occident avait perdu ses hommes» (p. 88). Amer,

Tillier constate, à la suite de Wells, les tragiques et inéluctables effets d'un darwinisme à la fois biologique et social, d'une impitoyable et nécessaire sélection : «Les espèces disparaissent quand elles ont vaincu leurs ennemis, quand elles ont supprimé les dangers qui les tenaient en haleine... Et voilà pourquoi les Européens meurent, en plein triomphe : ils n'ont plus rien à combattre, et ils tombent... La force, la perfection pratiquée pour elles-mêmes, quelques-uns en étaient capables, mais quelques-uns seulement : c'était un rêve héroïque, et l'héroïsme...» (p. 92).

Devant le péril imminent, l'élite socialiste, préservée de la maladie par sa vie saine et active, organise la lutte. On ouvre des cités hygiéniques où l'on soigne les moins atteints, qu'on nomme les stagiaires, tandis que les autres, qu'on appelle les *astreints*, sont contraints au travail indispensable pour nourrir les masses affaiblies. Rien de moins égalitaire que cette reprise en main sur «le principe d'une réorganisation positive et durement aristocratique» (p. 104). La rénovation ne se fera qu'au prix d'une sévère sélection imposée par l'élite et la société issue du désastre ira jusqu'à se répartir, selon le degré de santé physique et mentale, en castes biologiques entre lesquelles les contacts sont interdits : «Tout sociétaire qui contracte union avec un stagiaire ou un astreint; tout stagiaire qui contracte union avec un astreint, est aussitôt inscrit dans la classe du conjoint inférieur» (p. 109). Quant à ceux dont on désespère, ils sont internés, les hommes séparés des femmes afin d'arrêter la propagation d'un sang vicié. Les bienfaits de ces rudes exigences se font sentir d'abord dans les Pays-Bas, où elles ont été plus rigoureuses encore, écartant les masses de tout pouvoir réel : «Les associations ouvrières et savantes, maîtresses du pays, s'étaient formellement subordonné le suffrage universel, auquel n'avait été maintenu qu'un droit de contrôle extrêmement limité» (p. 104). Grâce à ces mesures draconiennes, l'espoir renaît, on songe à un congrès qui pourrait fonder les États-Unis d'Europe : «Délesté du poids mort de cent cinquante millions d'hommes, l'esprit occidental jaillissait» (p. 110).

La fédération européenne s'organise difficilement, malgré les périls menaçant l'Occident affaibli, mais la volonté de vivre l'emporte enfin, les nations s'unissent sous la houlette des meilleurs et Tillier se reprend à espérer en l'avenir : «Je crois que nous vaincrons, je le crois fermement. Sinon demain, du moins dans vingt, cinquante ou cent années... ou dix siècles; mais nous vaincrons. Nous, je veux dire

l'élite humaine, les races qui savent raisonner et coordonner, les races morales. Elles vaincront parce que leur tâche est liée. Leurs efforts, si distants soient-ils, se complètent. [...] C'est ma conviction : la victoire de l'élite humaine est assurée. Il ne lui faut que du temps... mais il lui en faut beaucoup, une multitude de siècles imprévisible» (p. 140).

Le monde qui naîtra de cet effort ne sera pas une démocratie vulgaire et niveleuse, mais celui de l'héroïsme, de l'élan créateur et d'une juste subordination aux vraies capacités dédaigneuses de la propagande et de la démagogie. Un des élèves de Tillier l'explique à sa femme : «Qu'elle est belle, dit-il, notre société! Je la vois toute en hauteur, toute en activité. L'ancienne nivelait : et c'était sa justice. La nôtre connaît les inégalités vraies : c'est sa justice, à elle, et c'est la véritable. Et pourquoi donc l'égalité? Claire, conçois-tu un niveau où tu veuilles fixer l'humanité? Es-tu jamais plus heureuse que lorsque tu travailles avec un bon chef, lorsque tu lui obéis? Pour moi, l'idéal, ce n'est pas l'égalité; c'est la supériorité : des supérieurs qui m'ordonnent, et des inférieurs que j'ordonne. Et la liberté, Claire, pourquoi la liberté? Qu'est-ce donc, ce grand mot? La liberté d'un sot produit des sottises, celle d'un fort produit de la force; et l'idéal, c'est cela : plus de force et de conscience» (p. 117).

Curieusement, l'élan socialiste reconverti par la nécessité a mené à cette société fondée, non sur une impossible et inefficace égalité, mais sur la sélection des meilleurs : «Avoir pour maîtres, s'écrie l'un des personnages, Jean-Jacques Rousseau, tous les égalitaires, et aboutir [...] à ces organisations de castes!» (p. 119). Paradoxe en effet, mais fécond selon Halévy, pour qui la «dictature du prolétariat» n'est pas celle d'une majorité incapable, mais celle des meilleurs issus du prolétariat. Un monde qui n'est pas pour demain : à la fin du récit, Vincent Tillier est symboliquement abattu par un exalté mystique et morphinomane.

Une telle œuvre devait être diversement accueillie. Dans *Sur la pierre blanche*, où il laissait lui aussi percer un certain pessimisme, Anatole France la saluait au passage : «Daniel Halévy [...] veut surtout nous montrer que l'équilibre moral des peuples est instable et qu'il suffit peut-être d'une facilité introduite tout à coup dans les conditions de l'existence pour déchaîner sur une multitude d'hommes les pires fléaux et les plus cruelles misères.» Dans la première version, parue d'avril à

mai 1904 dans *L'Humanité*, il disait plus nettement : «Daniel Halévy vient de faire un admirable conte prophétique tout exprès pour nous enseigner qu'il ne suffit pas d'avoir de la nourriture à bon marché et qu'il faut aussi être vertueux¹³», ce qui revenait, pour lui aussi, à rappeler qu'une part de l'humain échappe au déterminisme économique.

La conception qu'Halévy se faisait de la démocratie ne pouvait passer pour orthodoxe. Son socialisme élitiste, fondé sur l'excellence des syndicats et la compétence de leurs militants, suppose un culte de la volonté et de la personnalité opposé à toute forme d'un électoralisme abandonné à une masse anonyme et incompétente qui ne se voyait guère flattée dans *l'Histoire de quatre ans*. Charles Péguy fit grand accueil au livre de son ami : «Qui autant que moi, lui dit-il, a su mesurer du premier coup votre merveilleuse *Histoire de quatre ans*, qui autant que moi en a vu, en a proclamé du premier coup la vertu comme singulière, les approfondissements mystérieux, les reculées presque invraisemblables, les troubles horizons d'inquiétude, les avenues infinies, les détresses, les grandeurs souvent uniques¹⁴» En 1906, dans ses *Réflexions sur la violence*, Georges Sorel dit hautement son admiration pour un récit qui développait des principes qui lui étaient chers et un pessimisme historique qu'il tenait, non pour destructeur, mais au contraire pour bien plus générateur d'énergie que les traditionnelles peintures d'un socialisme une fois pour toutes triomphant au nom du bon droit et de la force des choses : « Mes *Réflexions sur la violence*, disait-il à Halévy, ont agacé beaucoup de personnes à cause de la conception pessimiste sur laquelle repose toute cette étude; mais je sais aussi que vous n'avez point partagé cette impression; vous avez brillamment prouvé, dans votre *Histoire de quatre ans*, que vous méprisez les espoirs décevants dans lesquels se complaisent les âmes faibles. Nous pouvons donc nous entretenir librement du pessimisme et je suis heureux de trouver en vous un correspondant qui ne soit pas rebelle à cette doctrine sans laquelle rien de très haut ne s'est fait dans le monde¹⁵. »

Même si Halévy ne devait pas faire entière confiance à la grève générale comme mythe mobilisateur, Sorel lui conserva son estime et persista à découvrir

¹³ A. France, *Œuvres*, Éd. établie, présentée et annotée par M.-Cl. Bancquart. Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1991, t. III, p. 1076 et 1495.

¹⁴ Ch. Péguy, *Victor-Marie, comte Hugo*, p. 54.

¹⁵ G. Sorel, *Réflexions sur la violence*, Paris, Seuil, 1990, p. 8.

dans le roman une haute illustration de sa théorie du nécessaire pessimisme historique. Parlant d'Halévy en juin 1912, il disait encore : «Il est l'auteur d'un très authentique chef-d'œuvre, son *Histoire de quatre ans*, qui est un des plus beaux livres écrits dans ces dernières années. Il y a, dans ce livre, quelque chose de prophétique. [...] *L'Histoire de quatre ans* a fait scandale; pourtant Daniel Halévy, par scrupule, en avait changé la conclusion au dernier moment. Mais rien ne satisfait la gauche intellectuelle, avide de se tromper elle-même autant que de tromper le commun des mortels. Toute la valeur de *L'Histoire de quatre ans* n'apparaîtra que lorsque la catastrophe sera déchaînée. Une grande leçon est perdue. On s'est bien gardé de faire à cette œuvre, courte mais qui ira loin, la place qu'elle devrait tenir dans les esprits¹⁶.»

À la manière de Proudhon, Halévy récusait la tradition rousseauiste et jacobine d'un pouvoir centralisé, donc aliénant, et entendait se définir comme un «démophile antidémocrate», adversaire de l'État-Léviathan, démocratique ou non, et favorable à l'action des groupements libres¹⁷. Il voyait donc les syndicats comme une aristocratie nouvelle et nécessaire. À ses yeux, la lutte prolétarienne exigeait l'action déterminante de meneurs héroïques et de minorités capables de comprendre leur projet et d'entraîner, dans leur élan, une masse inconsciente et amorphe, trop souvent la dupe de la politique et du parlementarisme¹⁸.

L'Histoire de quatre ans, qu'on ne lit plus, n'est donc pas, quoi qu'on en ait dit parfois¹⁹, un banal récit d'anticipation ou une mise en garde contre les périls engendrés par un emploi inconsidéré de la science et des techniques. Elle est prétexte à une méditation sur le sens de l'évolution sociale, refus d'un égalitarisme niveleur en rupture avec les traditions et réflexion sur l'indispensable dimension éthique d'un «vrai» socialisme formateur d'une nouvelle élite issue du prolétariat. On comprend pourquoi Halévy tenait avant tout au vitalisme héroïque de Nietzsche et s'avouait fasciné par cette formule du philosophe allemand, dont le

¹⁶ J. Variot, *Propos de Georges Sorel*, Paris, 1935, p. 166-67.

¹⁷ R. de Traz, «Daniel Halévy», *La Revue de Paris*, 1^{er} mai 1933, p. 82.

¹⁸ F. Rossignol, *La pensée de Georges Sorel*, Paris, Bordas, 1948, p. 237.

¹⁹ P. Versins, *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science fiction*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1972, p. 420.

code moral lui paraissait annoncer le principe d'un socialisme authentique : *Ist Veredlung möglich? – L'ennoblissement est-il possible?*

Copyright © 1997 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Raymond Trousson, *Daniel Halévy et l'Histoire de quatre ans* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1997. Disponible sur : < www.arlfb.be >